

Star Wars contre Star Wars : l'identité contradictoire d'une franchise

Bruno Dequen

Numéro 176, février-avril 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dequen, B. (2016). *Star Wars contre Star Wars : l'identité contradictoire d'une franchise*. *24 images*, (176), 45-46.

Star Wars contre Star Wars : l'identité contradictoire d'une franchise

par Bruno Dequen



Star Wars: The Force Awakens (2015)




« **T**his will begin to make things right. » *Star Wars: The Force Awakens* s'ouvre sur ces quelques mots, murmurés avec gravité par Lor San Tekka (Max Von Sidow) à Poe Dameron (Oscar Isaac). Dans le contexte du film, ils font référence à une carte spatiale permettant de retrouver Luke Skywalker, le dernier Jedi, disparu depuis des années. Mais les amateurs de la franchise comprennent d'emblée que cette phrase s'adresse également à eux : « ce nouveau film réparera les erreurs commises par les épisodes précédents », semble ainsi dire l'illustre acteur suédois avant de disparaître du film. Ce retour aux sources, loin de la mal-aimée trilogie des années 2000, était l'objectif affirmé par Disney et J.J. Abrams. Un retour symbolisé non seulement par une reprise de service des vétérans Harrison Ford, Carrie Fisher et Mark Hamill, et par un tournage en 35mm conçu comme un pied de nez à la passion de George Lucas pour le numérique¹, mais aussi et surtout par un rejet de l'univers aux ramifications géopolitiques complexes que Lucas avait tenté de bâtir au sein des épisodes 1 à 3. L'évolution du célèbre texte déroulant en ouverture de chaque film est à cet égard particulièrement révélatrice. Alors que *The Phantom Menace* débutait par « La République Galactique est en pleine ébullition. La taxation des routes commerciales reliant les systèmes éloignés provoque la discorde. », *The Force Awakens* annonce « Luke Skywalker a disparu. En son absence, le sinistre Premier Ordre est né des cendres de l'Empire, et fera tout pour détruire Skywalker, le dernier Jedi. » Finis les problèmes politiques, retrouvons Luke ! Et le film de proposer un pastiche plutôt agréable du film de 1977.

George Lucas s'était-il à ce point égaré dans les années 2000 pour qu'une telle négation de son travail récent suscite un tel engouement ? La réponse n'est pas si simple. À certains égards, sa seconde trilogie demeure problématique. Les dialogues manquent de spontanéité, les acteurs, qui ont pourtant fait leurs preuves ailleurs, semblent

figés, et les films peinent à trouver le ton juste, entre scènes puérides et drame épique. Lucas, qui est un créateur de mondes inventif, n'a jamais été un bon dialoguiste et directeur d'acteurs. Sur le tournage du premier film, Harrison Ford se plaignait déjà de recevoir des pages de dialogues injouables. Véritable star en devenir, il réussit tout de même à tirer son épingle du jeu, mais il suffit de revoir les performances de Mark Hamill et Carrie Fisher pour réaliser que les problèmes de performance chez Lucas ne datent pas des années 2000 ! Sur ce plan, le professionnalisme irréprochable de J.J. Abrams est en effet bienvenu, puisqu'il est capable de susciter l'identification aux personnages en quelques plans. Par contre, il ne possède pas l'audace créatrice d'un Lucas, qui n'hésitait pas à éliminer certains des éléments visuels les plus mémorables de son univers au profit d'une nouvelle approche esthétique.

Ceci dit, le principal enjeu entourant la seconde trilogie demeure le changement de registre que Lucas a fait subir à son œuvre. Les trois premiers films se présentaient comme le récit d'apprentissage classique d'un jeune héros. Certes, les aventures de Luke se déroulaient en pleine « guerre civile », mais aucun réel enjeu politique n'avait jamais été sérieusement développé au-delà d'une vague lutte entre de gentils rebelles et un méchant empire². Lorsqu'il reprit en main son univers, Lucas avait manifestement l'intention de le complexifier. La République Galactique comportait désormais un Sénat dirigé par un chancelier. Une fédération commerciale se liait avec un groupe de séparatistes afin de mettre à jour la corruption politique qui minait cette démocratie spatiale. Et les Jedis allaient devenir les pions malgré eux d'un habile politicien profitant d'un état de guerre qu'il avait lui-même généré pour instaurer une dictature militaire. Non seulement ces films se présentaient-ils comme une allégorie critique à peine déguisée de l'administration Bush, mais ils intégraient à cette toile de fond un contenu psychologique digne d'une véritable tragédie. Victime du radicalisme ascétique des Jedis, de son orgueil et de ses angoisses,

Anakin Skywalker finissait par être le maître d'œuvre de tous les désastres qu'il tentait d'éviter. Tragédie géopolitique intergalactique, les épisodes 1 à 3 représentent finalement la tentative ambitieuse de réaliser ce véritable *space opera* que les premiers épisodes ne faisaient qu'esquisser. Pour le meilleur et pour le pire, ***The Force Awakens*** quitte ce territoire homérique pour renouer avec un monde de jeunes amis en lutte contre un empire démoniaque. Dans ***The Revenge of***

the Sith, Lucas commençait son film par cette affirmation : « Il y a des héros dans les deux camps. Le mal est partout. » Difficile d'imaginer un tel constat chez Disney. 

1. ***Attack of the Clones*** (2002) fut le premier film à grand budget entièrement tourné en numérique.
2. Voir à cet égard cette analyse jubilatoire des enjeux politiques et idéologiques dans ***Star Wars*** : <https://www.jacobinmag.com/2015/12/star-wars-the-force-awakens-empire-joseph-campbell-george-lucas/>

Un opéra cosmique

Space opera. Le terme en soi implique une musicalité que ***Star Wars*** assume totalement. Il ne fait aucun doute, en effet, que la saga créée par George Lucas peut être considérée (voire analysée) à la manière d'un gigantesque « opéra de l'espace », un récit cosmique entièrement raconté par l'entremise de la musique, dans lequel certaines idées sont évoquées par l'entremise d'un rappel mélodique et certains personnages représentés par l'apparition récurrente d'un thème familier. Quel impact aurait ce mythe générique défilant au début de chaque épisode de la série, sans cet accompagnement symphonique triomphant qui donne d'emblée le ton de ce qui va suivre ?

La codification même de ***Star Wars*** repose sur l'utilisation cohérente et surtout systématique de la musique. Chaque scène y paraît portée par la trame sonore ; et c'est cette même trame sonore qui assure très fréquemment la transition d'une scène à l'autre. Le récit n'est qu'un enchaînement de moments pour ainsi dire cristallisés sous la forme d'une suite de compositions qui possèdent une fonction intrinsèquement narrative. Le combat opposant Obi-Wan Kenobi et Qui-Gon Jinn à Darth Maul, à la toute fin de ***The Phantom Menace***,

se résume à cet air dramatique, porté par des chœurs tragiques, qui l'accompagne. Quant à la menace totalitaire que représente l'Empire galactique, elle semble contenue tout entière dans cette autoritaire marche impériale qui traverse ***The Empire Strikes Back***.

En ce sens, c'est véritablement le travail de John Williams qui lie les uns aux autres ces sept films, disparates et de qualité inégale. L'unité stylistique de la franchise repose sur la logique interne qui régie ce vaste répertoire musical érigé au fil du temps ; et la simple résurgence d'une suite de notes entendue dans un autre contexte suffit pour créer des liens et insuffler à une histoire plutôt rudimentaire une portée épique étonnante. ***The Force Awakens*** fonctionne d'ailleurs à la manière d'une mélodie familière qui en appelle une autre, entendue autrefois, dont le souvenir redouble la force dramatique du spectacle qui se déploie à l'écran. Le travail de Williams, à cet égard, semble plus que jamais assurer l'adhésion de ces images à toute une mythologie (et tout un bagage émotionnel) sans l'apport de laquelle elles perdraient leur résonance particulière. — **Alexandre Fontaine Rousseau**

Jurassic World, de l'exception au modèle

Nous faisons état, dans un article du numéro 175 de *24 images* intitulé *Le triomphe de la franchise*, du cas de figure particulier que semblait constituer ***Jurassic World*** dans l'écosystème contemporain de la franchise. À la fois relance et répétition, le film de Colin Trevorrow relevait en effet de l'œuvre hybride, à mi-chemin entre la logique de reprise de la série traditionnelle et l'établissement d'une nouvelle chronologie continue. Mais il paraît intéressant de souligner que, depuis, de nombreux films, dont bien évidemment ***Star Wars: The Force Awakens***, nous sont apparus comme étant tributaires de ce modèle. Est-ce un hasard si Trevorrow a été mandaté pour réaliser l'épisode final de cette nouvelle trilogie, dont la sortie est prévue pour 2019 ? On est en droit de se le demander.

Chose certaine, cette forme combinant les caractéristiques du *remake* et de la suite donnera de nombreuses munitions aux critiques sceptiques si elle en venait à proliférer de manière exponentielle durant les années à venir. La tendance confirmerait de façon définitive cette impression qu'une panne d'inspiration généralisée est en passe de scléroser une bonne fois pour toutes le cinéma hollywoodien, plus que jamais enclin à rechercher le confort des valeurs sûres. On peut en tout cas certainement y voir

la concrétisation ultime de cette théorie cynique selon laquelle le grand public ne cherche au fond qu'à se faire raconter encore et toujours la même histoire : non seulement peut-on lui servir des suites à n'en plus finir, mais aussi carrément lui refaire le même film *ad vitam aeternam*.

On notera que c'est un autre grand succès de la fin des années 1970, le fameux ***Rocky*** de John G. Avildsen, qui sert d'inspiration à un troisième spécimen type de cette mouvance : le ***Creed*** de Ryan Coogler. Tout comme ***Star Wars***, le film procède au passage du flambeau d'une génération à la suivante, Sylvester Stallone cédant symboliquement son titre au jeune Michael B. Jordan neuf ans après l'ultime retour sur le ring qu'il effectuait dans le ***Rocky Balboa*** de 2006. La star Stallone possède en quelque sorte le pouvoir de couronner son successeur, tout comme le font Harrison Ford, Carrie Fisher et Mark Hamill dans ***The Force Awakens***, en offrant leur bénédiction aux John Boyega, Daisy Ridley et Adam Driver qui peuplent ce nouvel univers. Ce faisant, Stallone nous rappelle que si la franchise domine désormais le paysage du cinéma hollywoodien, c'est encore et toujours la figure éternelle de la star qui lui confère un visage humain. — **Alexandre Fontaine Rousseau**